

Mon expérience d'éducateur

Je dormais et rêvai que la vie n'était que Joie. Je m'éveillai et je vis que la vie n'est que Service. Je servis et je compris que le Service est Joie.

Rabindranath Tagore

La première fois que je suis entré dans une salle de classe comme professeur d'échecs stagiaire à l'école élémentaire Roberto Clemente du Bronx, j'ai su que j'étais dans mon élément.

L'American Chess Foundation (ACF) m'avait proposé un emploi pour initier les jeunes des quartiers défavorisés aux échecs. Comme j'étais encore étudiant à l'époque, j'ai sauté sur l'occasion de gagner un peu d'argent de poche, notamment du fait que les maîtres de mon niveau étaient payés cinquante dollars de l'heure, une somme extraordinaire pour moi. Même s'il ne s'agissait que de quelques heures par semaine dans les quartiers les plus durs de la ville, je ne pouvais trouver mieux. J'étais loin de me douter que j'avais trouvé là ma vocation ou pour être plus précis, que ma vocation m'avait trouvé.

Doug Bellizi, un maître d'échecs et entraîneur pour le compte de l'ACF, m'a emmené voir à quoi ressemblait un cours et venait de commencer une leçon face à trente visages noirs et latinos radieux. Je n'avais pas mis les pieds dans une école élémentaire depuis la Jamaïque ; les enfants faisaient preuve d'une effervescence absolument contagieuse. Je leur souris et ils me sourirent à leur tour. Leur désir d'apprendre illuminait la pièce.

Je m'assis dans un coin et observai Doug qui se tenait devant un grand échiquier suspendu (ce que l'on appelle dans le monde des échecs un

échiquier mural) et essayait d'expliquer les objectifs de l'ouverture. C'était une leçon de base dont le but était d'inculquer une logique qui permettrait aux enfants de jouer leurs premiers coups sans commettre de grosses erreurs et ainsi jouer une partie décente. Doug ne parlait pas depuis deux minutes de l'importance du développement (phase durant laquelle on joue les pièces pour les mettre en jeu) que le niveau sonore de la salle commença à s'élever. Beaucoup d'enfants ne l'écoutaient déjà plus. J'étais choqué de voir ces petits anges, libérés de la tutelle de leur enseignant habituel qui devait faire une pause quelque part dans le bâtiment, se mettre à bavarder, faire des blagues et se lancer des noms d'oiseau. Je jetai un regard à Doug qui demandait de temps en temps le silence mais qui se concentrait surtout pour essayer de terminer son explication sur l'importance du roque. 20% des enfants tout au plus prêtaient attention à ses propos, et ces 20% ont dû retenir 5% de ce qu'il disait. Mon exaltation initiale se transforma rapidement en déception, à cause des enfants qui se comportaient mal et à cause de Doug qui laissait faire.

Au bout d'une dizaine de minutes, quand le murmure menaça de se transformer en un bazar indescriptible, Doug finit par concéder : « Allez, sortez les échiquiers ». Soudain, les enfants s'agitèrent de plaisir. Les « Ouais ! » fusèrent et Doug retrouva le sourire à mesure qu'ils plaçaient leurs pièces en plastique sur les échiquiers de vinyle. Des mains avides se saisissaient des pièces et des rires à gorge déployée ponctuèrent chaque mauvais coup. Là un enfant bougeait le fou comme une tour, ici un autre jouait comme aux dames, prenant deux ou trois pièces en un coup et Doug passait dans les rangs pour corriger les erreurs et abreuver les élèves d'encouragements chaleureux. La joie pure du jeu avait envahi la pièce et je me pris à rire en observant cette scène qui me rappelait pourquoi j'étais tombé amoureux des échecs. Au moment où la cloche a sonné, la classe semblait avoir vécu une révélation et en redemandait. Pourtant, quelque chose me chiffonnait encore, et ce sentiment grandit

quand Doug et moi quittâmes l'école en discutant.

« Ces gamins ont une vie très dure, dit-il. La pauvreté, la drogue qui circule dans le quartier, les maisons en ruines. Par moments, je comprends qu'ils aient du mal à se concentrer. Si nous voulons leur permettre de tirer tout le bénéfice possible des échecs, je crois qu'il faudra être très patient avec eux. »

Je regardai Doug. C'était ce Blanc qui se farcissait le chemin jusqu'au sud du Bronx pour apprendre aux gosses un jeu vieux de quatorze siècles. Il y avait d'évidence beaucoup d'amour dans sa démarche et la ferme croyance que ce qu'il faisait était si puissant que cela pourrait changer la vie de n'importe quel enfant. Plus tard, il allait s'occuper du programme Right Move, une série de tournois gratuits créée pour donner aux enfants qui ne pouvaient se payer les droits d'entrée à un tournoi classiques les réflexes de rigueur du jeu de compétition. Mais même si je ne pouvais douter de la pureté de ses intentions, je ne pouvais souscrire à son approche. J'avais été à la place de ces gamins. Je savais que j'avais voulu plus que tout au monde une chose : relever des défis qui aient un sens. Pour être honnête, je ne suis jamais retourné voir les cours de Doug pour voir s'il était parvenu à augmenter le niveau de difficulté. Mais mon instinct et l'impatience de la jeunesse me disaient que cette méthode très lente n'était pas pour moi.

Je réalisai rapidement que si les enfants étaient enthousiastes, leur apprendre la stratégie générale des ouvertures était loin d'être la meilleure chose à faire. Il fallait d'abord qu'ils se sentent impliqués. Tous les enfants veulent se sentir intelligents ; cette bouffée de confiance qui envahit le cœur de ceux qui connaissent la bonne réponse et reçoivent l'approbation du professeur est une drogue universelle dont ont besoin les enfants du monde entier.

Je décidai d'organiser mes leçons autrement. Quand on finit par me

confier mon premier groupe – une bande de sixièmes de la P.S. 123 d’Harlem – je décidai de zapper complètement l’ouverture et de leur apprendre les rudiments des finales. Cela impliquait de leur montrer les tableaux de mats les plus connus : comment gagner avec dame et roi contre roi, tour et roi contre roi, paire de tours et roi contre roi et comment transformer un pauvre pion en la pièce la plus crainte de l’échiquier. À chaque étape, je leur posais des tas de questions, de façon à ce qu’ils se sentent concernés dès mon entrée dans la salle de classe. Les techniques concrètes que je leur avais apprenais leur donnaient la capacité d’achever leurs adversaires à coup sûr, ce qui leur donnait bien sûr un sentiment de toute-puissance. Dans chaque partie, les mats que je leur avais appris apparaissaient comme par magie ; ils n’aimaient rien tant que me montrer comment ils avaient pulvérisé leur adversaire en utilisant une technique que je venais de leur apprendre.

Devant le succès de ma méthode, je continuai à travailler à rebours, présentant le milieu de partie, lieu de tous les pièges mortels que réserve la tactique. Parfois, ces pièges permettaient de s’emparer d’une pièce importante et les enfants comprenaient que perdre une pièce sans compensation était pratiquement la pire chose qui pouvait arriver aux échecs. Tout ce que je leur montrais avait une application immédiate et, comme leurs parties donnaient raison à ma méthode, ils commencèrent à anticiper avidement les leçons à venir. Quand j’en arrivai à l’explication des principes généraux des ouvertures (la première leçon de Doug), ils buvaient mes paroles.

L’ACF m’envoya dans de nombreuses écoles d’Harlem et j’obtins les mêmes résultats. Les enseignants écarquillaient les yeux quand ils me rendaient visite, se demandant comment je parvenais à intéresser leur classe. Je prenais un plaisir particulier à faire des élèves « à problèmes », qui étaient incroyablement perturbateurs en cours, des enfants sages et

attentifs quand venait l'heure d'échecs. J'appréciais les félicitations des enseignants mais je savais que je n'y étais pour rien : rares sont les enfants qui peuvent résister au fait de toucher les pièces d'échecs, ce qui leur fait naturellement se demander ce que peuvent faire les pièces en question. Une fois qu'ils avaient mis le doigt dans l'engrenage, leur compte était bon et ils s'amélioraient ensuite naturellement.

Pourtant, l'étonnement des enseignants me fit réfléchir sur le décrochage que certains enfants vivaient à l'école et l'attachement qu'ils montraient rapidement pour les échecs. Il me sembla qu'il devait y avoir quelque chose dans le système scolaire lui-même qui décourageait ces enfants, tandis que les enseignants se débattaient avec les manuels hors d'âge, le financement sans rapport avec les besoins et les graves problèmes familiaux qui émaillaient la vie des enfants. Mais ce n'était pas tout, il devait manquer quelque chose d'essentiel à l'approche des enseignants et cela les empêchait de toucher un certain nombre d'enfants.

Il devint rapidement évident pour moi que les enfants aimaient apprendre les échecs parce que, dans ce cas, la connaissance leur apportait réellement un pouvoir. L'ignorance pouvait vous coûter la victoire. C'était du savoir appliqué : on apprend un coup ou une idée nouvelle, et dix minutes plus tard on peut l'utiliser pour battre un copain ou pour briser l'élan de son attaque. La plupart des matières scolaires n'ont même pas la prétention de faire ce lien profond entre apprentissage et application. L'idée abstraite de la connaissance pour la connaissance, aussi importante qu'elle ait pu être et soit encore, a détourné de nombreux enfants de l'école. Je me souviens que j'étais attiré par les professeurs qui ne se contentaient pas de m'apprendre des choses mais m'expliquaient pourquoi on apprenait ces choses. Des sujets aussi fascinants que l'histoire des États-Unis pouvaient perdre tout intérêt si on les réduisait à une succession de faits et de dates, sans le moindre lien avec nos propres vies. Le mot magique était le mot connexion : connectez quoi que ce soit à quel-

que chose qui fait sens aux yeux des enfants et ils vous écouteront avec une attention soutenue. C'est quelque chose que j'ai compris de façon intuitive et c'est une chose que les échecs offrent presque naturellement.

Je dis « presque » naturellement parce que même certains professeurs d'échecs n'ont pas pris la mesure du pouvoir du jeu comme j'ai pu le faire. Ils ont vu qu'il était efficace de montrer aux enfants un nouveau tableau de mat ou une jolie variante dans une ouverture. Mais ils sont nombreux à penser que cela ne va pas plus loin, que les échecs s'arrêtent aux échecs. Même ceux qui sont conscients des nombreux liens avec la vie réelle ne l'intègrent pas nécessairement à leurs leçons. Pour moi, c'était tout le contraire : les échecs étaient partout. Leurs nombreux prolongements stratégiques se révélaient d'une grande utilité quand on les appliquait à la vie réelle et la discipline qu'ils demandaient renforçait les jeunes esprits qui les étudiaient et y jouaient. Je savais l'impact que la maîtrise des échecs avait eu sur ma vie, et je voulais porter la bonne parole à chaque enfant auquel j'apprenais le jeu.

En outre, dans ces quartiers où il fallait souvent se battre pour survivre, les échecs semblaient à leur place. Il s'agissait toujours d'un *mano a mano* dans lequel un coup pouvait faire la différence entre la vie et la mort. Tous les enfants – turbulents, moyens ou intellos – pouvaient s'identifier au jeu ; il leur parlait de leurs propres expériences. Ils n'avaient pas besoin que je le leur rabâche ; ils connaissaient des gens (parfois les membres de leur propre famille) qui souffraient des conséquences d'un acte irréfléchi, de choix hasardeux ou de mauvaises décisions. Aux échecs, le résultat était immédiat : « T'as fait une bêtise, tu perds, mon gars ! ». C'était un jeu sans merci dans lequel on ne pouvait pas compter sur la chance. Gagner demandait un mental de tigre et chaque fois qu'un enfant, quelle que soit sa situation dans la vie réelle, gagnait une partie, il se sentait comme s'il s'était prouvé quelque chose de fondamental qu'il ne pouvait complètement expliquer.

Mais les enfants voyaient aussi que les échecs sont bien plus qu'un jeu d'agression et l'occasion de battre un adversaire. Ils peuvent aussi nous enseigner de précieuses leçons. Il arrive parfois qu'un mauvais coup ne soit pas faible au point de faire perdre la partie. Dans ce cas-là, le joueur qui garde son calme et fait preuve de ténacité renverse parfois la situation face un adversaire trop confiant. C'est une leçon de la plus haute importance pour les enfants de voir que les mauvais coups ne perdent pas forcément. Mais même lorsqu'ils perdaient, ils commençaient à voir la marge de progression qu'ils avaient en eux. L'échec peut être une source de progrès. Aux échecs, une gaffe monumentale ne coûte jamais qu'une partie. L'erreur peut ensuite être analysée, interrogée, décortiquée, discutée et on peut même en rire. Ils s'apercevaient rapidement que le péché n'était pas dans l'erreur mais dans le fait de ne pas apprendre de ses erreurs. Après une défaite, on peut toujours faire table rase, replacer les pièces et rejouer, en faisant cette fois preuve d'une plus grande sagesse. Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. Mon travail consistait à faciliter cette prise de conscience. Quelques mots de consolation de ma part pouvaient transformer une défaite amère en leçon de vie. Les enfants ont assez de jugeote pour lire entre les lignes.

J'ai constamment cherché à instiller chez les enfants l'amour et le respect du jeu. Je leur faisais revivre les grandes parties, n'hésitant pas à remonter aux années 1860, époque où des superstars comme Paul Morphy ou Adolf Anderssen dominaient le monde des échecs. Ils commençaient à comprendre et à apprécier la poésie d'une partie bien menée, la subtile harmonie musicale qui pouvait rivaliser avec les sonates de Beethoven, ou le rythme saccadé qui évoquait un rythme de hip-hop. Je ponctuais chaque partie de commentaires exaltés : « Chaud ! » était une des mes exclamations favorites. Je la réservais pour les coups qui mettaient à mal la position adverse et mettaient l'armée adverse en déroute. Les enfants commençaient alors à chercher des « coups bien chauds »

parce qu'ils savaient que je m'enthousiasmerais et que la salle vibrerait. Trouver un coup excellent devint comme faire une passe à l'aveugle au basket et chaque enfant mourait d'envie de me montrer ses qualités. Certains coups provoquaient chez nous les mêmes réactions que les dunks de Michael Jordan, des coups si puissants qu'on n'y croyait pas. Les élèves étaient tellement concentrés sur la leçon que la cloche sonnait avant qu'on ait eu le temps de jouer. Autant pour la courte durée des plages d'attention...

L'enthousiasme ne s'arrêtait pas à la porte de la classe. Quand les enfants découvraient les tournois d'échecs et les trophées clinquants qui accompagnent les victoires, leur motivation atteignait des sommets. Nous commençons par des tournois internes pour donner la chance à un maximum d'élèves de participer. Dans la plupart des cas, nous nous assurons qu'aucun enfant ne repartirait chez lui les mains vides – chacun aurait un trophée, une médaille, un t-shirt ou un diplôme – afin qu'il puisse s'en vanter auprès de ses parents. Le succès de ces tournois poussa naturellement certaines écoles à vouloir nous envoyer leurs joueurs-vedettes pour qu'ils testent leur talent naissant face aux enfants d'un autre quartier. Alors que nous essayions toujours d'obtenir l'argent nécessaire pour emmener des groupes importants, les réalités d'un financement insuffisant nous obligeaient à limiter le nombre d'élèves que nous pouvions emmener dans des tournois de meilleur niveau. La compétition pour représenter l'école était alors féroce : les élèves devaient obtenir de bonnes notes, ne devaient pas avoir de punitions et bien jouer aux échecs. Un pourcentage conséquent de mes meilleurs élèves étaient attirés par les échecs parce qu'ils les stimulaient quand l'école s'en montrait incapable. C'était ce genre d'enfants que je préférais toucher. Tant qu'ils faisaient des efforts et s'amélioraient en classe, je ne pouvais les éconduire. J'avais une place particulière dans mon cœur pour les enfants auxquels personne ne

prêtait grande attention mais qui relevaient tous les défis sur l'échiquier. Peut-être que je me retrouvais en eux.

J'ai aimé enseigner dans la plupart des écoles mais j'avoue que deux programmes sortent du lot. Le premier avait été mis en place à l'Adam Clayton Jr. Junior High School (plus connue sous le nom de J.H.S. 43) sur la 129^e rue et Amsterdam Avenue à Harlem. J'ai enseigné dans ce collège car quelques-unes de mes stars de l'école élémentaire P.S. 123 y étaient désormais inscrites. Nous eûmes de la chance qu'un professeur de sciences dévoué, Richard Gudonsky, fasse partie de l'équipe éducative et soit un mordru des échecs. Avant mon arrivée, il laissait sa porte ouverte deux fois par semaine à l'heure du déjeuner et invitait les adolescents à venir dans sa salle pour jouer. Il réunissait sporadiquement quatre ou cinq élèves, mais quand mon groupe de jeunes est arrivé à l'automne 1989, son club d'échecs ad hoc tripla ses effectifs. Lors de notre première rencontre, M. Gudonsky montra une grande humilité : « Vous êtes maître d'échecs, dit-il, que puis-je faire pour vous aider à aider les enfants ? »

Quand je lui dis que les enfants avaient besoin de s'entraîner même les jours où je n'étais pas là, il se plia immédiatement à cette exigence et ouvrit la porte de sa salle cinq fois par semaine à l'heure du déjeuner. Quand le temps fut venu pour l'équipe de participer à des compétitions le week-end, il faisait le trajet du Queens à Harlem à cinq heures du matin pour venir chercher tous les enfants, les conduire aux tournois à Manhattan, attendre toute la journée jusqu'à ce qu'ils aient terminé, puis les ramener le soir chez eux. Le succès de ces élèves doit tout autant à l'abnégation de cet homme qu'à tout ce que j'ai pu leur apprendre sur l'échiquier.

Fort de cette constante attention, l'équipe de la J.H.S. 43 se transforma rapidement en machine de guerre, gagnant tournoi sur tournoi à New York avant de participer pour la première fois en 1991 au National Junior High School Championships. Leur histoire fit la première page du *New*

York Times avec le titre suivant: « Les ados de Harlem mettent les stéréotypes échec et mat. » Pour une fois, les Raging Rooks (c'est le nom qu'ils s'étaient donné) étaient traités comme des stars, jusqu'à être invités à l'hôtel de ville pour être fêtés par le maire d'alors David Dinkins. Deux des Raging Rooks obtinrent des bourses pour entrer dans des écoles privées prestigieuses de Manhattan: Charu Robinson entra à la prestigieuse Dalton School et Dwayne Brian Watson entra l'année suivante à la Day School. Dans les deux cas, leurs notes n'étaient pas le facteur décisif: c'est le potentiel qu'ils avaient montré sur l'échiquier qui leur permit d'obtenir ces bourses.

L'attention importante des médias pour l'équipe montrait à quel point les stéréotypes avaient la vie dure. Le lien entre les échecs et les enfants des quartiers difficiles causa un choc à de nombreux journalistes eux-mêmes intimidés par le jeu. Une des questions qu'on me posait le plus souvent, généralement accompagnée d'une œillade perplexe, était « Comment arrivez-vous à motiver ces enfants pour jouer aux échecs? » J'entendais déjà les préjugés sous-jacents: les échecs ressemblaient aux sciences dures et les enfants issus des minorités préféraient jouer au basketball. C'est Charu qui a trouvé la meilleure formule pour résumer l'attitude qu'on avait avec nous quand il a dit que nous étions traités comme une équipe de Cendrillons. Naturellement, les contes de fées sont du miel pour la presse populaire. Pour moi, tant que les enfants pouvaient en tirer bénéfice et qu'on ne disait rien de négatif les concernant, nous devions essayer d'avoir le maximum de couverture médiatique.

J'ai reproduit le succès des Raging Rooks à Mott Hall, un collège situé juste à trois blocs de la 131^e rue et de Convent Avenue. Le programme reçut le soutien financier du mécène Dan Rose via son association caritative Harlem Educational Activities Fund (HEAF) qui se concentrait sur le développement d'une grande variété d'activités scolaires et parascolaires

de nature à stimuler les jeunes de Central Harlem et de Washington Heights. Si je me suis impliqué dans les activités de cette école, c'est parce que la principale, Mirian Acosta-Sing, m'a coincé un jour dans un restaurant en insistant pour me montrer son établissement. Son enthousiasme et le support du HEAF me permirent de m'intégrer sans difficulté à leur mission d'excellence pour les jeunes.

Ce qui avait commencé avec un petit groupe d'environ treize enfants réunis après les cours s'étendit bientôt à toute une classe. La demande était tellement forte que je dus faire venir du renfort en la personne de Jerald Times, un maître que je connaissais depuis des années, et quelques années plus tard de Kasaun Henry (le capitaine) et de Charu, deux de mes diplômés issus de l'équipe des Raging Rooks. L'équipe, qui prit le nom de Dark Knights, devint la terreur du circuit Junior Varsity, remportant consécutivement les championnats 1994 et 1995. Trois de mes élèves devinrent aussi champions nationaux individuels dans ces années-là alors que les autres finissaient régulièrement dans le top dix de leur catégorie. Les Dark Knights furent eux aussi reçus par le maire de New York, cette fois Rudolph Giuliani. Trois champions du monde sont venus à l'école pour rencontrer les élèves et jouer contre eux – Garry Kasparov, Anatoly Karpov et la championne du monde Zsuzsa Polgár que l'HEAF recruta ensuite pour venir donner un an de cours à l'école. Beaucoup de mes élèves ont depuis intégré Yale, Harvard, l'Université de New York et d'autres universités prestigieuses. Quand je les revois, ils me parlent toujours de l'impact incroyable qu'a eu sur leur vie le fait d'apprendre les échecs à un âge tendre.

En 1997, je mis en retrait mes activités d'entraîneur pour me consacrer au but de ma vie, l'obtention du titre de grand maître international. Avec le généreux soutien financier de M. Rose, qui m'était reconnaissant d'avoir mené tant de ses équipes à des titres nationaux, je pus me conten-

ter de superviser l'équipe tout en me consacrant avec rigueur à l'étude quotidienne du jeu. Depuis que j'ai obtenu le titre en 1999, j'ai pu répandre la bonne parole sur le jeu d'échecs à l'échelle nationale, allant de ville en ville expliquer à des groupes de jeunes les bénéfices de la pratique des échecs. Le message se diffuse lentement. Mon rêve est de voir les échecs enseignés dans chaque école américaine. Cela prendra du temps, mais des signes montrent que nous sommes sur la bonne voie.